

Du bon sens inverse

Itinéraire nomade en moderne sauvagerie

« *Le lierre meurt là où il s'accroche* »

C'est le rituel habituel. Il est 4 heures du matin. Juillet est à l'aube de son destin. La deuch bat des ailes. Elle rêve d'horizons lointains. Je suis comme elle, amoureux des creux chemins. Un tour d'église, juste pour saluer le village encore endormi. Foi d'aventurier, je laisse derrière moi la maisonnée. Et pour un temps, mon intime manière de tout abandonner.

Elle le saura dans quelques semaines, belle courageuse, mais c'est 2 300 km qui attendent ma chère baroudeuse. Le carbone de la culpabilité ne va pas me lâcher, c'est sûr, je sais, mais tranquille le reste de l'année. Si je peux ainsi m'excuser.

Plein sud, Jupiter s'explode de toute sa lumière. Ce n'est qu'une planète qui se croit malgré tout la plus grosse cuisse de l'univers. Mais sa clarté, sa fierté, me fait penser à ces mots repris d'Oscar Wilde : « Avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue en les poursuivant ».

Je fais le lierre toute l'année, accroché à mes bonheurs choisis et à mes galères aussi. Cependant, feuilles au vent pendant l'été, et peu importe le rêve tel qu'il se dessine, c'est la foi qui compte, autrement dit, la force du vent qui l'anime.

Sous la capote, l'odeur du pain est envoûtante. Encore chaud d'hier soir, il tiendra le mois. Quitte, la dernière semaine, à le trancher à l'égoïne. L'accordéon est du voyage, calé entre les patates et tout le bazar. Plein chant au volant de rencontres incertaines. Et dans les champs dès la nuit prochaine.

« *Mieux vaut un vent derrière qu'une panne devant* »

Dès le premier kilomètre de cette échappée libertaire, qu'est-ce que cette ombre-là dans les phares en plein travers ? C'est un âne ! Il me barre la voie, exprès, à ce que je vois, le regard posé intentionnellement sur la voiture à l'arrêt. Il n'est guère pressé de bouger son arrière-train, et j'attends qu'il libère son crottin. Voilà, c'est clair, une bête qui cherche la gloire afin de laisser sa trace dans l'histoire. C'est vraiment gonflé, un tempérament d'une telle vanité ! Je descends et, dans un premier temps, je le tire par la queue. Ni réponse ni mouvement, ne serait-ce que poliment. Je change de sens, une poignée d'herbe du fossé lui donnera le goût d'avancer. Il l'avale goulument et d'un coup de tête me remercie chaleureusement. Sale bourricot ! Je fais demi-tour pour revenir en marche arrière. J'en étais sûr, la bête reprend posture devant les phares, sens inverse de mon itinéraire. Je continue ma route en reculant quelque temps. Voilà ! Je reviendrai voir dans trois semaines si t'es toujours là !

C'est un signe, me direz-vous. Je n'en crois rien. Ou s'il en est un, ce serait de mettre en lumière le génie de l'être humain. L'affaire débouchée, la deuch énervée, on arrive dans les Deux-Sèvres, épuisés. On a roulé toute la journée, sans freiner. La nuit, c'est dégagé, et on évite les ronds-points et toutes les « zones » de quoi que ce soit. Les touristes, pareil ! Tous concentrés sur les mêmes « bouses à mouches ». Ailleurs, vivent les fleurs ! Jusqu'ici, une passionnante vie de rien, pourrait-on dire.



« La route est droite, mais la pente est raide »

Hier soir, la belle « Caloune » (c'est le nom de ma deuch) s'est posée là, au fond d'un pré fraîchement fauché, le foin en train de faner. Elle a brouté toute la nuit, et moi à ses côtés. Au matin à peine levé, une biche est passée à quelques mètres du petit-déjeuner, tranquille en paissant. Le vent contraire l'a protégée dans sa sérénité de sauvageonne que rien ne semblait effaroucher.

L'entrée du champ est raide en pente à descendre. Et aussi raide en remontant pour en sortir. La tourbière heureusement asséchée donne sur un chemin agricole qui traverse droit devant. Les tracteurs y roulent bon train. Du fond du pré, il me faudra prendre bon élan et en première vitesse débouler d'un coup sur la chaussée. Pour éviter de me faire défoncer, je rubalise d'une banderole les deux côtés de la sortie, puis je m'élançe. La remontée s'est bien passée, la traversée de la chaussée aussi. Sauf que pas le temps de freiner, le capot s'est planté le nez en face dans le fossé. Le temps de renifler les fougères, marche arrière, et en route pour le festival « Les Réclusiennes » à Sainte-Foy-la-Grande dans le Périgord. C'est à 200 km. J'y serai dans trois jours. Au premier arrêt, je vois que la plaque d'immatriculation avant est restée dans les ronces. Un bout de carton et au crayon-feutre, la deuch retrouve son identité. On verra à la rentrée.

« Dès que les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites »

Il est des lieux où, pour un temps, le patriarcat semble à l'agonie. « Les Réclusiennes » réunissent une troupe de féministes rebelles contestant le père tout-puissant. L'entrée du festival est traversée d'une banderole et d'un slogan : « Ni dieu, ni patron, ni mari ». L'idée de soumission est là une relique de vieille brocante. Quant au macho, une ruine décadente. Les hommes sont bien là, très présents, mais priés de se définir et de bien se tenir.

Au premier stand, un décor rouge coco revendique que les congés menstruels soient classés à l'UNESCO. Je signe la pétition. Des défilés de soutifs, accrochés en pendentifs à des cordes, traversent les barnums, victimes ou héros d'une légitime libération.

Dans un autre stand, une souriante hôtesse m'invite à la conversation, pour finalement, au bout du compte, quasiment m'imposer l'achat de son livre. Le titre : « Occupe-toi de ta semence »¹. J'ai d'abord cru à une publication de Kokopelli². Mais non ! C'est plus intime que je l'avais imaginé. En quête d'un commentaire, la vendeuse me fixe droit dans les yeux :

— Vous êtes d'accord ?

— Mais certainement !

Ouf ! Je me replie discrètement en reculant et là, je bute sans la voir, sur l'une de ses collègues.

— Achetez un rétroviseur, Monsieur !

Je lui montre mon livre tout neuf :



— Oui, mais là, je viens déjà de me payer un sens interdit !

Chaud l'ambiance. Je file au bar prendre un demi-Picon, le temps de retrouver ma sérénité. Je m'informe des consommations.

— Que des jus pressés ou du lait de chèvre, Monsieur.

Je risque un brin d'humour :

— Alors un jus de bique à la moutarde, s'il vous plaît !

C'est raté, je peux changer de comptoir.

Je reste quand même jusqu'au début de la nuit. Le moment promet d'être festif, avec au programme un apéro contraceptif.

Une question cependant, car j'y pense, oui merci : le grand meeting écoféministe du Quercy a-t-il de l'avenir ?

« C'est à la fin de la foire que l'on compte les bouses »

En voyage, ô ces campements dans la nature que l'on dit « sauvage ». Mais que reste-t-il de vrai dans cette définition de sauvagerie moderne ? Est-ce se faire peur pendant la nuit avec des bruits étranges, inconnus, inquiétants ? Or, les fantasmes courent souvent plus vite que la réalité du risque. En ce monde tellement domestiqué, il ne reste que quelques vestiges d'une nature originelle. Notre civilité contrôlée s'oppose frontalement à l'insaisissable sauvagerie.

¹ Livre publié à compte d'auteur, non distribué en librairie.

² Association de graines et plants biologiques.

Cette nuit-là, le clair de lune m'invite à contempler les hauteurs de Lauzerte. Assis dans la garrigue sur un tapis de fleurs d'hélichryse, la nuit déjà bien affalée sur la colline. Un frémissement dans les broussailles alerte l'étranger que je suis en ces lieux dénudés. Une mère sanglier suivie de ses deux marcassinous sort du buisson. Un pied sur l'aile de la deuch, je saute en ressort sur le capot. Elle rase la tôle, avale à terre le quignon de pain restant du pique-nique, lève le museau vers le terrorisé que je suis, puis continue, tranquille, son pèlerinage en grognant, je ne sais pourquoi. Si ! J'étais impoliment stationné sur son passage privé. Le triste observateur dont j'avoue les limites n'avait rien remarqué. Le danger se maîtrise mieux hors de la tente. Encabané, l'environnement disparaît et se retrouve séparé de tout discernement. C'est alors qu'un pauvre hérisson qui éternue en grattant la toile crée une panique incontrôlable. Se cacher est alors une erreur, cause de vulnérabilité. Mais de corps avec la nature, le danger va s'évanouir.

Chaud d'été. Douche du soir bienvenue. Directe au bidon tout du long. Les cinq litres font la journée, tout compris. Ravitaillement dans les cimetières. Faut trouver le robinet. Les cimetières sont très habités. Celui-ci se fait, dès l'entrée, remarquer, avec cet écriteau : « Cimetière en gestion durable ». Ces morts-là ne sont pas près de ressusciter !

Dès l'arrivée dans un pays, je m'arrête à la mairie. Je rafle des dépliants et revues touristiques. Juste pour savoir où ne pas aller. Les doryphores sont tous sur les mêmes champs de patates. Côté troupeaux, je préfère les vaches et les sauterelles de prairies. Les festivaliers trop bruyants, je les observe dans les journaux. C'est comme le café, autant serrés, d'autant excités. Ainsi que le dit cet enfant-là : « Les yétis, ça fait peur ! Heureusement qu'ils ne sortent pas du livre ! »

« *La destinée se rencontre parfois sur les chemins que l'on cherche à éviter* »

La deuch va bientôt s'engouffrer dans les premiers massifs pyrénéens. Départ avant la nuit levée, car la canicule bat son plein dès la matinée. Bizarre, il semble que la voiture n'éclaire que d'un côté. Une ampoule grillée ? Je m'arrête. En fait, j'avais oublié de reprendre ma serviette de toilette posée sur l'un des phares de la coquinette.

D'abord les monts du Plantaurel, puis le massif de l'Arize : c'est le Couserans, région nord de l'Ariège. Au café du matin dans un troquet du coin, je me mets à causer de tout et de rien avec un berger des hauts plateaux pyrénéens.

— S'il t'arrive de passer là-haut, arrête-toi, me dit-il.

J'ai la trouille des ours. Ils sont quasiment tous dans cette région-là. Les paysans abandonnent la transhumance tant les dégâts sur les troupeaux sont graves de conséquences.

Alzen est un petit village. Je m'arrête, c'est sur mon passage. On dit qu'en ce lieu se trouve une nichée de bio-écolos. Au marché, la bière ne se vend qu'à la bouteille de 75 cl. La vente au verre est inconnue. Chacun se passe le goulot, les uns ou les unes après les autres. Ainsi va la convivialité et qu'aussi se mesure l'amitié. Le maraîcher, par principe, refuse d'arroser son jardin. Et d'ailleurs, il n'y a pas d'eau sur son terrain. La nature choisira ce qu'elle va donner cette année. Le fromager est venu pour trinquer. Les

brebis sont en alpage et le lait attendra leur retour au bocage.

La boulangère ne sait quoi dire. Son pain est mort de rire. Il a refusé de cuire. Tous solidaires dans le pétrin, on ne laissera rien ! Son voisin, fermier, s'occupe d'un troupeau de vaches. Demain, il doit les changer de pâturage. C'est à quelques kilomètres vers le haut, partant tôt à cause du chaud. Il me propose le voyage.

Lui devant, le seau à la main, tirant après lui la vache en cheffe du troupeau. Le reste suit, le taureau compris, et tous les veaux nés au printemps. La famille du fermier, j'en suis, clôt le convoi. C'est une trentaine de bêtes et une dizaine de petiots. À mi-chemin de l'itinéraire, un chemin creux range le tout en défilé. Sur le côté, deux touristes en marche attendent que le passage se termine. Une vache curieuse s'approche doucement de la femme qui lui tourne le dos. Elle lui lèche les genoux sans permission. La demoiselle, surprise, bondit d'un cri strident en affolant toute l'équipée. Le tout se retrouve dans les bois, dispersé et affolé. Le reste de la matinée sera occupé à réunir les rescapés. Bilan : il manque un veau. Je ne sais s'il fut retrouvé.

La montagne est agitée, parfois, et les touristes que nous sommes n'en connaissent guère la difficulté. Les ours, ou les loups, n'en sont pas la pire des causes. Le sapin reste un conquérant ravageur. Le tourisme, un inquisiteur. Ô ces maisons vides ici ou ailleurs, propriétaires secondaires, lâchez-les, donnez-les, au nom de la Terre !



« *Un lion qui imite un autre lion est un singe* »

Voilà, c'est dit ! Parole d'Africain.

C'est vrai que le principe des générations est d'honorer l'héritage des ancêtres. Et selon le mode circulaire de l'existence, d'en améliorer le potentiel en forme de révolution spirale. Or, aujourd'hui, rupture ! Les enfants ne savent plus vraiment ce que font leurs parents, absents de la maison. Ils devront donc inventer une vie qui ne sera qu'à eux. Espérons là l'occasion d'un autre monde, car autre parole d'un homme de sagesse, « celui-ci ne sert à rien ! »

Depuis vingt minutes, la deuch n'a pas lâché la première vitesse. Elle grimpe, fidèle au courage que l'on sait d'elle. Dans un virage serré, elle se trouve nez à nez avec une autre deuch en descente. Les demoiselles se saluent, fières de leur beauté. On s'arrête et on s'embrasse. L'une d'elles, l'autre que la mienne, a fait Katmandou au Népal, et cette année-là, elle se rend chez les Andalous.

— Et toi ? me demande l'ami voyageur.

— Je viens de Brocéliande.

D'un coup, mythes et rêves se croisent et se fêtent à gorgées de chouchen. Le Val-sans-Retour et l'Himalaya. Vishnu et Merlin sont avec nous. Il est midi, on sort le cubi, le saucisson et un bout de pain rassis. Sur les lunettes arrière de nos princesses, divers autocollants et le même « Notre-Dame-des-Landes ». Ils signent sans ombre notre fraternité. Au revoir ! On s'échange pochette de cuir ornée de perles venant je ne sais d'où contre un ange en bois du monastère de Ligugé, près de Poitiers, où je connais quelques frères grégoriens, revus le temps de complies à la Vierge Marie. J'ai revu le prieur³ du lieu, qui me dit qu'aujourd'hui, les jeunes moines refusent de se lever tôt à l'aube pour les matines⁴. Tout s'en va, même chez les saints. Ô les coquins !



Là-haut, le fermier m'attend. J'y passerai la nuit, honorant son invitation. Aux derniers virages avant la ferme, la deuch s'est essoufflée. Elle terminera le voyage encordée derrière le tracteur.

Ici, les ours rôdent, je le sais, guettant le troupeau, semant la pagaille. Ce soir, le paysan m'expliquera qu'inquiet, il rentre, depuis ces jours passés, les deux brebis pleines à la bergerie. Si l'ours les course, elles ne pourraient s'échapper. La nuit suivante, le carnassier tant redouté défonce d'un coup de patte la porte de la cabane. Il éventre les pauvres bêtes innocentes et avale goulument les petits agneaux prêts de naître.

Dans sa colère, contre les « écolos » surtout, le paysan cherche une consolation. Ces deux brebis-là ont peut-être sauvé une partie du troupeau. Et puis, surtout, se dit-il : « Malgré les ours, on est mieux ici qu'à Paris avec les fous ! » Le fermier se lève. Un pied dans une botte, l'autre dans un sabot. Il suit mon regard :

— Ces chaussures-là sont orphelines pour cause d'usure de l'autre moitié. Mais chez nous, on use tout jusqu'au bout. Et en ce sens-là, de temps en temps, j'inverse les deux côtés.

Pour ensuite finir dans un trou. Le trou de la vie.

De là, je retourne en Bretagne. Je vous laisse, abandonnés, vous remerciant de m'avoir accompagné. Encore une bonne semaine de voyage avant de refaire le tour de l'église, le même qu'au départ, mais dans l'autre sens.

Inversement contresensé.

Daniel Testard,
Quily, août 2022.

³ Le prieur est le père supérieur de l'abbaye.

⁴ Premières prières de la journée, vers 4 heures du matin.